COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, le 22 fév 2019. BERLIOZ : Damnation de Faust. Laho, Relyea… Tugan Sokhiev.

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 22 fév 2019. BERLIOZ : Damnation de Faust (version de concert). Laho, Koch, Relyea, Véronèse. Chœur et Orchestre National du Capitole. T SOHIEV. C'est la troisième fois que Tugan Sokhiev dirige cette œuvre à la Halle-aux-Grains depuis 2010. Il aime la musique de Berlioz et cette Damnation tout particulièrement. Dans le cadre de cette première saison des **Musicales Franco-Russes** et pour en assurer l'ouverture « en grand », il nous était promis beaucoup…Et nous devons admettre que le pari fut tenu. Tugan Sokhiev a progressé encore dans sa compréhension de Berlioz. Il assume la richesse des parties orchestrées touffues, comme la délicatesse des moments magiques (les Sylphes).

Une Damnation grandiose

Le discours dramatique était déjà là en 2010 dans un souffle puissant. Il est ce soir plus nuancé et plus subtilement

construit. Chaque numéro conserve une conception dramatique s'articulant précisément avec le précédent comme le suivant. Le drame avance, l'humour est présent rendant plus pathétique, la mélancolie de Faust puis le désespoir de Marguerite. L'Orchestre du Capitole est royal. Les bois hallucinants de présence et de liberté (la flûte de **Sandrine Tilly**) , les cordes sublimes : altos ambrés (et quel solo de **Dominique Mujica**), violons de lumière et violoncelles de mélancolie. Et le cor anglais de **Gabrielle Zaneboni**, double de l'âme de Marguerite, ne peut s'oublier. Le Chœur du Capitole et la Maîtrise sont d'une présence dramatique parfaite avec une puissance enviable et de très belles nuances. Juste une diction plus audible aurait été appréciable. Mais quelle présence dans chaque intervention !
La distribution, défi redoutable, est absolument parfaite. **Marc Laho est un Faust noble et élégant** (photo ci dessus) d'une ligne vocale princière. Le timbre est magnifique, rond et chaud. La terrible tessiture (dépassant le contre-ut) ne se remarque pas, il est à l'aise sur tout son ambitus ! Et le texte est vécu avec beaucoup d'intensité ; il est dit avec beaucoup d'intelligence. Méphistophélès est un rôle plus complexe encore car il a plusieurs facettes. Le canadien **John Relyea** a la présence attendue, et la voix parfaite. Longue tessiture et timbre riche en harmoniques, sa voix se déploie sans effort et sa diction est également un régal; il campe un diable tour à tour moqueur, séduisant et inquiétant. Le rôle très court de Brander exige pourtant un chanteur-diseur hors pair. Julien Véronèse est parfait lui aussi : voix sonore et texte clair. **Sophie Koch** que le public a eu le plaisir de retrouver n'était pas prévue et elle remplace la défaillance de sa consoeur. Le public toulousain connaît bien et aime Sophie Koch qui a offert nombres de personnages marquants au Capitole dont une Margaret du Roi d'Ys inoubliable, un Néron étonnant, un Octavian élégant, une Dorabella de rêve. Elle offre ce soir une extraordinaire Marguerite proche de l'idéal. D'abord une présence illuminée de l'intérieur et une sorte de modestie caractéristique du personnage. La voix est superbe de

timbre, et surtout projetée avec naturel et élégance. La diction est absolument limpide. L'art du chant est délicat mais sans effets et toujours d'une musicalité délicieuse.
Le duo avec Marc Laho est une apothéose de naturel élégant. Son grand air «D'amour l'ardente flamme» est phrasé merveilleusement, habité jusqu'au bout des phrases et **Tugan Sokhiev** sait animer avec art comme assouplir la pulsation. Un grand moment de musique comme suspendu hors du temps.
Le final avec cette cavalcade diabolique, ces choeurs incroyablement puissants, est nuancé à souhait avec des contrastes terribles comme Berlioz les a souhaités. Orfèvre d'une puissance incroyable, **Tugan Sokhiev** maîtrise la construction saisissante en un crescendo que rien ne retient et qui aboutit sur des coups de boutoir. Méphisto constate son échec avant cette apothéose céleste que le chœur de femmes puis la maîtrise du Capitole avec une lumière délicate, nous offrent avec bonté et pureté. L'orchestration éthérée de Berlioz ainsi réalisée tient vraiment du miracle attendu.
Chef inspiré, orchestre somptueux, chœurs puissants, et solistes aussi bons chanteurs que parfaits diseurs, le sacre de Berlioz promis a bien eu lieu. Quelle œuvre somptueuse ! Vivat Berlioz, Vivat Toulouse, Vivat Sokhiev ! Cette saison Franco-Russe débute au firmament ! Et la suite est prometteuse… sera-t-elle à la hauteur de nos espérances ? A suivre.

COMPTE-RENDU, opéra. TOULOUSE. Halle-aux Grains, le 22 février 2019. Hector Berlioz (1803-1869) : La Damnation de Faust, légende dramatique en 4 parties. Marc Laho, Faust ; Sophie

Koch, Marguerite ; John Relyea, Méphistophélès ; Julien Véronèse, Brander ; Chœur et Maîtrise du Capitole, chef de chœur, Alfonso Caiani ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Tugan Sokhiev, direction. Photo : © P.Nin

---

SKI et musique de chambre à VAL D'ISERE : festival CLASSICAVAL, 11 – 14 mars 2019 (26è édition)



VAL D'ISERE : festival CLASSICAVAL, 11 – 14 mars 2019 (26è édition). En deux temps, le Festival Classicaval à Val d'Isère, cultive au cœur des paysages enneigés de Savoie, le goût de la musique de chambre. Ce depuis plus de 25 ans. Il est né en 1993. Ainsi c'est développé l'un des plus anciens festivals de musique classique à la montagne en hiver. La poudreuse idéale, le ski, les chalets sous la neige, les feux de cheminée… sont autant d'arguments qui rendent **CLASSICAVAL** unique en janvier puis en mars. Le second opus a lieu **du 11 au 14 mars 2019, soit 4 jours de concerts**, en majorité dans l'église du village de Val d'Isère (église Saint-Bernard de Menton), écrin baroque dont l'acoustique s'est révélée depuis le début du festival, exceptionnelle pour la musique de chambre.



Cette année, la direction artistique est conçue par **le pianiste Frédéric Lagarde**. Le choix des artistes conviés et les œuvres des programmes assurent au festival Classicaval, son statut de meilleur festival classique de la saison d'hiver, à Val d'Isère. Pour cette 26è édition, le chant des instruments se mêle à celui de la voix lyrique ; plusieurs extraits instrumentaux alternent avec des airs d'opéras (Mozart, Puccini.…), sans omettre les lieder de Schumann et Richard Strauss (concert de clôture du 14 mars 2019).



ÉVASION TOURISTIQUE / HÉBERGEMENT :

Profitez du Festival Classicaval pour passez une semaine à Val d'Isère avec différentes options. Exemple indicatif : **En appartement : 136 euros** / personne sur la base d'un appartement pour 4 personnes + 1 concert.
En hôtel : 571 euros / personne sur la base d'une chambre double + 1 concert / petit déjeuner compris. Plus d'informations
: https://www.valdisere.com/agenda/classicaval-concert-1/

_____
_____



Programme

Tous les concerts ont lieu dans l’**Église Saint-Bernard de Menton de Val d’Isère à 18h30**
/ 6.30 pm – Val d’Isère Church

Lundi 11 mars 2019

March 11th 2019
Cocktail et soirée d’ouverture à l’HÔTEL AVENUE LODGE, 19h (7 pm)

Mardi 12 mars 2019

/ March 12d 2019
« **Airs d’opéra** »

MOZART

Concerto no 5 pour piano
Airs d’opéra tirés de « La Flûte Enchantée »
et des « Noces de Figaro »

POULENC
Sextuor avec piano

Après le concert, cocktail et rencontre avec les artistes

Mercredi 13 mars 2019

/ March 13d 2019
« Voyage en orient »

BOIELDIEU
Ouverture du « Calife de Bagdad »

MOZART
Sonate « Alla Turca » (piano)

DEBUSSY
« Arabesque », « Pour l’Egyptienne », « Pagodes » (piano)

RAVEL
« les Contes de Ma Mère L’Oye » (extraits)

PUCCINI
Airs tirés de « Madame Butterfly »

Festival OFF : le piano des neiges

Jeudi 14 mars 2019

/ March 14th 2019

« Une soirée allemande »

Concert de Clôture

BRUCH

4 pièces en trio op 83

SCHUMANN

Lieder

BRAHMS

2ème sonate pour clarinette et piano

STRAUSS

4 derniers lieder (transcription David Walter)

Festival OFF : le piano des neiges

Rencontre entre les élèves des écoles de musique et les musiciens

Tarifs :
– Billet 1 concert : 18€ et – de 14 ans : 14€
– Passeport 3 concerts : 45€ / Passeport 3 concerts jeune : 36€
– Durée : environs 1h15 (sans entracte)
– Billets en vente a l'Office du Tourisme a partir du samedi ou sur place 1/2 heure avant le concert.
à 18h30 – Église de Val d'Isère

INFORMATIONS sur le festival CLASSICAVAL mars 2019
https://www.festival-classicaval.com/mars_programme19.php

OFFRE EVASION VAL D'ISERE

hébergement – forfait ski – forfait concerts

OFFRE SPECIALE packagée sur mesure du **9 au 16 mars 2019**.
L'offre comprend :
– Une semaine en hôtel
– Une invitation au cocktail musical d'inauguration lundi 11 mars
– Un concert au choix au tarif unique de 11€ par concert et par personne (au lieu de 18 € par adulte prix public) ou le pass « 3 soirées de concert » les 12, 13 et 14 mars + une visite guidée de l'église baroque Saint Bernard de Menthon au tarif unique de 33€ par personne (au lieu de 45 € par adulte prix public).

Et en option, des prestations à **tarif négocié** :
Forfait de ski 6 jours
Balade en raquettes
Location de matériel de ski
Infos et réservations, voir tous les détails :
https://reservation.valdisere.com/classicaval-opus-mars-en-hotel.html



CONTACT
Office de Tourisme
Place Jacques Mouflier
BP 228 73 155 Val d’Isère cedex
https://www.valdisere.com/agenda/classicaval-concert-1/

_____





PARIS, Concours de Piano

France-Amériques 2019, dernier jour de compétition, ce 25 fév 2019.



PARIS, Concours de Piano France-Amériques 2019, dernier jour de compétition, ce 25 fév 2019. C'est sa déjà 2è édition : le Concours international de piano FRANCE-AMERIQUES a lieu dans les salons prestigieux de l'Hôtel Le Marois qui est le siège du Cercle France-Amériques. Organisé depuis sa création en 2018 par Musical Club, le CONCOURS favorise la pratique du piano à haut niveau et aussi l'éclosion et l'accompagnement des jeunes talents. Le CONCOURS comprend 2 sections : **JEUNES** (les moins de 26 ans) et **CONCERTISTES** (les moins de 35 ans). il est ouvert à tous les pianistes de toutes nationalités. EN favorisant un répertoire large mais aussi sélectif, le CONCOURS international de piano France-Amériques défend les musiques françaises et américaines. Cette année pour sa 2è édition, **le CONCOURS a lieu 4 jours, les 22, 23, 24 et 25 février 2019.**

_____
_____



DÉROULEMENT DU CONCOURS

Les épreuves des deux sections du Concours ont lieu dans les salons de l'Hôtel Le Marois.
Cercle France-Amériques, 9-11 avenue Franklin D. Roosevelt, 75008 PARIS.
Métro : Stations Franklin D. Roosevelt ou Champs-Élysées Clémenceau

Concours JEUNES :
Les 23 et 24 février 2019 à partir de 10h
Le 23 fév : Lobby, entrée libre
Le 24 fév, 14h : Excellence, salon Washington
A 18h30 : Délibération et proclamation des résultats

Concours CONCERTISTES :
1ère épreuve les 22, 23 et 24 février 2019 à partir de 10h

Le 24 fév à 13h : Délibération et annonce des résultats après la 1ère épreuve.
Épreuve finale : Le 25 février 2019
Salon Washington – entrée libre

CONCERT de CLÔTURE et REMISE des PRIX :
Lundi 25 février 2019 à 20h
(réservations indispensables)



Renseignements, informations pratiques
sur le site du Cercle France-Amériques
https://france-ameriques.org/wp-content/uploads/2018/03/Brochure-2019.pdf

Cercle France-Amériques
9 avenue Franklin D Roosevelt 75008 Paris
Tel : +33 1 43 59 51 00



COMPTE-RENDU, opéra. MARSEILLE, Opéra, le 19

février 2019. GOUNOD : Faust. BORRAS, COURJAL. L FOSTER / N DUFFAUT.

COMPTE-RENDU, opéra. MARSEILLE, Opéra, le 19 février 2019. GOUNOD : Faust. BORRAS, COURJAL. L FOSTER / N DUFFAUT. À reprise d'une production, reprise d'une introduction sur une œuvre qui ne bouge pas, même remuée des remous qui accueillirent à Avignon cette mise en scène de Nadine Duffaut, certes, dérangeante, hésitant entre symbolisme et réalisme, mais jamais indifférente. À Marseille, au rôle de Wagner près, c'est la distribution qui est renouvelée.

L'OEUVRE : Diables d'hommes



Sur l’homme vendant son âme au diable contre l’amour d’une jeune femme, l’Espagne connaissait déjà quelques pièces de théâtre,El esclavo del demonio (1612), ‘L’esclave du démon’, de Mira de Amescua et, entre autres plus tardives, El mágico prodigioso, ‘La magicien prodigieux’ (1637) **[1]** de Pedro Calderón de la Barca, inspirée de la légende des saints Cyprien et Justine, martyrs d’Antioche, IIIe siècle : pour l’amour de la jeune chrétienne, le jeune savant païen, qui s’interrogeait sur le pouvoir absolu d’un Dieu unique contre la pluralité dissolue du panthéon des dieux antiques, signe un pacte avec le Diable. C’est aux écrivains allemands du Sturm und Drang, dont Herder, Schiller et Goethe, férus de culture espagnole antidote au classicisme français, que l’on doit le renouveau de l’intérêt pour la poésie du Siècle d’Or espagnol (Gœthe en adaptera des poèmes) et son théâtre, dont s’abreuvera aussi Hugo.

Il est probable que Gœthe y ait puisé, pour sa fameuse tragédie, l'enjeu de la femme dans le pacte avec le diable, étant absente dans le livre source, Historia von Dr. Johann Fausten dem weitbeschreyten Zauberer und Schwarzkünstler…,couramment appelé Faustbuch, 'le Livre de Faust', paru à Francfort en 1587.Ce recueil populaire s'inspirait des légendes ténébreuses entourant le réel Docteur Johann Georg Faust (1480-1540), alchimiste allemand, astrologue, astrologue, nécroman, c'est-à-dire magicien. Un Musée lui est consacré à Knittlingen, sa ville natale.

La science rationnelle moderne, n'était pas encore sortie de la gangue des sciences occultes dans lesquelles, astrologue et astronome confondus, dans les secrets encore incompréhensibles, on voit souvent, par crainte et superstition, la main, la griffe du diable. Ainsi, la mort du savant Docteur Faust en 1540, dans une explosion due sans doute à ses recherches chimiques ou alchimiques, passera pour le résultat de ses expériences diaboliques, du pacte qu'il aurait passé avec le Diable, signé de son sang, pour retrouver la jeunesse sinon l'amour. [2]

Ce livre, qui sera aussi traduit avec succès en français en 1598, sera adapté, d'après la traduction anglaise, par Christopher Marlowe dans sa pièce La Tragique Histoire du Docteur Faust (1604) et, donc, deux siècle après, pa Johann Wolfgang von Gœthe dans son premier Faust(1808), qui fixera dans l'imagerie romantique, la touchante figure de Marguerite au rouet : séduite, enceinte, abandonnée, matricide, infanticide enfin : condamnée à mort, et refusant d'être sauvée avec la complicité de Méphistophélès, pour le salut de son âme.Son contemporain, Gotthold Ephaim,avait aussi commencé, sans l'achever, une pièce sur Faust en 1759.

Berlioz avait représenté à Paris, sans guère de succès, en 1846, La Damnation de Faust [3] d'après la célèbre pièce de Goethe traduite en 1828 par Gérard de Nerval: « Pour la 'Chanson du rat',il n'y avait pas un chat dans la salle »,

constatera cruellement Rossini. Ruiné, Berlioz s’exile. Gounod sera plus heureux. Hanté par le thème, gratifié du bon livret que lui écrivit Jules Barbier, la contribution de Michel Carré, auteur d’un drame intitulé Faust et Marguerite, se limitant à l’air du Roi de Thulé et à la ronde du veau d’or, deux beaux textes, il est vrai. Après des remaniements, l’opéra triompha en 1859, et rivalise en popularité dans le monde avec la Carmen de Bizet.

REALISATION



Vaste demeure dévastée de l’hiver d’une vie à vau-l’eau : vanité des vœux, des rêves du savoir, des souvenirs évanouis à l’heure des bilans, des faillites, quand les regrets remplacent les projets. Vautré, avachi sur un immense prie-Dieu, un lit, dont la traverse est une croix, qui se multiplie en ombres, le vieux Docteur Faust se lamente avant d’être relayé par le jeune, vivifié par le pacte de sang ou transfusion sanguine, salvateur élixir de jouvence, dont le garrot élastique devient, comme un crachat, lance-pierre offensif d’un chenapan Méphisto contre une effigie christique.

Efficace scénographie unique d’Emmanuelle Favre dans des clair-obscur, au sens précis du terme, mélange de lumière et d’ombre à la Rembrandt, virant parfois aux contrastes rasants

caravagesques (lumières de **Philippe Grosperrin**), qui arracheront à la pénombre les têtes d'une foule de spectres goyesques, cauchemar plein de choses inconnues, funèbre carnaval émergeant, surgissant des trappes, sinon des enfers, des arrière-fonds, des bas-fonds de l'âme sans doute, comme un retour du refoulé. Surplombant la scène, théâtre dans le théâtre, une autre scène ou tableau : un Christ de profil au regard douloureux sur ce monde, témoin apparemment aussi impuissant que le vieux Faust omniprésent rêvant ou revoyant sa vie au moment de sa mort, apparaissant ponctuellement dans le cadre, ainsi que divers personnages, dont le théâtral Méphistophélès. Rêve ou mirage, Marguerite est projetée en immense portrait.

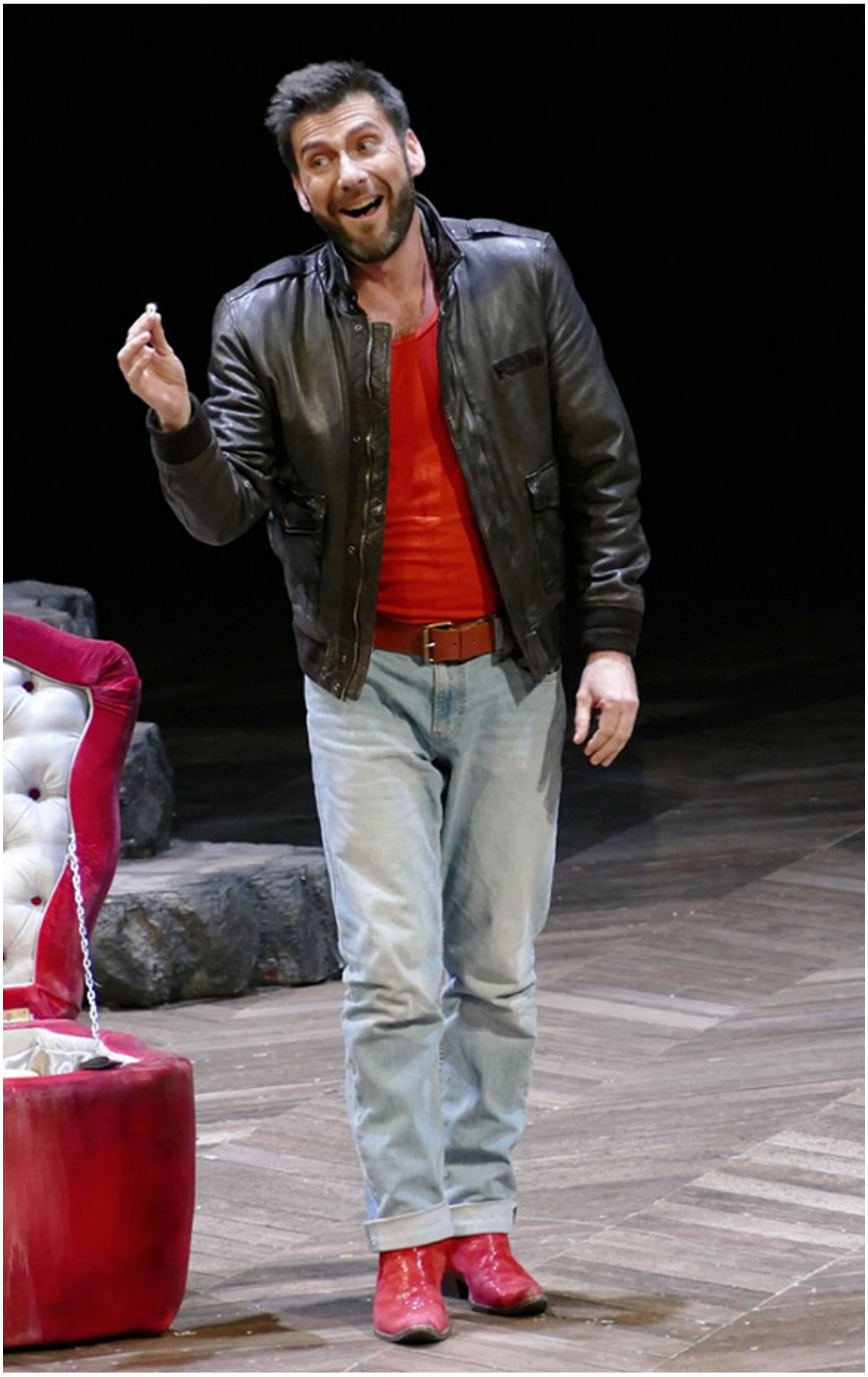
Plafond effondré, tout est terreux, ruineux, grisâtre, brunâtre, ainsi que les costumes (**Gérard Audier**) ; le seul éclat sera celui de Marguerite, toute fraîche en robe vichy bleu à la Brigitte Bardot des années 60, apparemment seule vivante dans ce monde fantomatique, escortée de Dame Marthe, plus rieuse que pieuse, impérieuse, en austère tailleur noir. Une marionnette géante descendant des cintres de la manipulation diabolique symbolise la jeune fille. Le Faust jeune, aura l'éclat d'une chemise blanche sur ses jeans et Méphisto, en blouson de cuir, arbore des souliers rouges et non des pieds de bouc comme signe de son origine, comme le coffre et non coffret des bijoux, dont on s'étonne que Gretchen, Margot, ne l'ait pas vu du premier coup d'œil tant il accapare abusivement l'espace et la vue. Pas de rouet mais un nécessaire de couture de jeune fille de ce temps, pliée aux travaux de ménage et d'aiguille. Jolie trouvaille, le bracelet dont se pare la jeune fille est vraiment « une main qui sur [son] bras se pose », surgie magiquement de la marionnette diabolique. C'est la poupée mécanique, menaçante, de l'univers fantastique des Contes romantiques d'Hoffmann par la manipulation du Diable.

Sur les murs lépreux, des projections de vagues fleurs –pas

forcément heureuses déjà à Avignon, et encore moins dans le vaste plateau marseillais qui les dilue—figurent un invraisemblable jardin et l'invisible bouquet d'un jeune Siebel masculin éclopé, expliquant sans doute sa réforme, il ne part pas à l'armée ; plus dramatiquement parlantes, celles d'actualités cinématographiques de nébuleux soldats coloniaux du retour des troupes qui (dé)chanteront une gloire discutable des aïeux dont la mise en scène de **Nadine Duffaut**, loin de donner dans le cliché de la guerre jolie, montre la vérité, les blessés, les estropiés, les gueules cassées, les morts : sous le regard du Christ semblant regarder de biais et non de front le monde, sous l'écrasante croix, on se pose inévitablement la question de ce « Dieu bon » que priera Marguerite à la fin qui permet cet enfer sur terre, autorise finalement ce Démon tout puissant, encore que terrassé parfois comme un vampire par l'ombre ou la lumière de la croix qui le crucifie. Sous le détail, décoratif en apparence, on retrouve l'humanité inquiète, militante et non militaire, de **Nadine Duffaut**.

En somme, refusant le faste facile, néfaste souvent au drame, la mise en scène propose une lecture nouvelle de cette tragédie, parlant plus à l'esprit que séduisant les yeux.

INTERPRETATION



D’emblée, on est capté par le rythme, sans concession aux « numéros » que le public attend pour applaudir, qu’impose **Lawrence Foster** à la partition. On a la sensation de redécouvrir cette œuvre usée de trop d’usage et d’habitudes paresseuses : une rigueur diabolique qui gomme les émollients clichés romantiques et, malgré les parenthèses obligées d’amour et de rêve du jardin, depuis le début, tout semble courir, concourir, dans la fièvre, à la course finale à l’abîme au galop haletant méphistophélique. Une conception globale perceptible malgré la longueur de l’œuvre. Et tout cela sans rien sacrifier au détail. Dans la « Sérénade » de Méphistophélès, on croit entendre les rires, les railleries des instruments qui nous font soupçonner que Gounod n’ignorait pas le persiflage instrumental du « Catalogue » de Leporello dans le Don Giovanni de Mozart dont son amie Pauline Viardot avait sans doute pu lui passer la partition qu’elle avait achetée. En tous les cas, on sent, dans cette interprétation magistrale toute la finesse mozartienne loin des pesanteurs orchestrales à la mode romanticoïde. La scène de l’église est angoissante avec cet orgue lointain et menaçant (Frédéric Isoletta) dont les vagues ondes semblent avancer pour engloutir Marguerite.

Les chœurs (**Emmanuel Trenque**), peut-être déshumanisés par les masques, trouvent alors leur pleine humanité par la musique et ils sont saisissants : les reproches à leur héros Valentin incapable de pardonner en mourant à sa sœur sont bouleversants d’une vérité morale, humaine et religieuse, qui dépasse leur apparence spectrale.

À certains moments de liesse populaire ou sensuelle, entre ciel et terre, trois acrobates semblent défier la pesanteur d’ici-bas.

Le baryton **Philippe Ermelier** qui figurait dans la production d'Avignon, confirme avec bonheur ce que j'en disais : c'est un solide Wagner de taverne digne compagnon sinon d'embauche guerrière, de bamboche, de débauche de bière ou vin qui hésitera moins entre les deux boissons qu'il ne les alternera. Originalité de cette mise en scène, le pénible aujourd'hui rôle travesti de Siébel, dévolu à un mezzo léger, est rendu à sa vérité théâtrale de jeune homme amoureux : **Kévin Amiel** bien qu'affublé d'une prothèse d'éclopé –sans doute blessure de quelque aventure militaire qui montre que la guerre est bien contre toute éthique et esthétique, contre la morale, la bonté, la beauté. Il est jeune, touchant, voix ronde de ténor de toutes les tendresses et délicatesses du cœur et il incarne, dans une vérité immédiate et sensible, l'amour désintéressé, la compréhension, la compassion humaine et chrétienne envers la Marguerite rejetée par la communauté.

Élément de comédie, d'opéra-bouffe, Dame Marthe, savoureuse, voluptueuse, veuve vite joyeuse, sous l'uniforme trop étroit de la duègne austère, vite maquerelle, faisant couple, sinon accouplée au fuyant Méphisto qui ne succombe pas à la tentation, tenté sans doute par d'autres types d'amours comme semble le suggérer le pluri-sexe Walpurgis, est campée avec une vivacité aiguë par la piquante mezzo **Jeanne-Marie Lévy**.

Le baryton **Étienne Dupuis**, a tout l'héroïsme de Valentin, voix aussi large et généreuse qu'il le sera peu pour sa sœur, par ailleurs très expressif, effrayant et sans compassion en maudissant Marguerite comme le fera Méphisto.

Celui-ci, c'est **Nicolas Courjal** (photo ci dessus): il mène le bal, et danse, se dandine même au son de ce transistor dont il tente, par la magie révolutionnaire de l'appareil, de tenter le vieux Faust dont les élucubrations de toute une vie n'auront pas suffi à créer ou imaginer cette merveille, ce miracle technologique. Il est un sacré diable facétieux, espiègle, qui épingle les ridicules de certains, diablement sûr de lui, sauf des faiblesses à la Croix, jouant des mains

et des doigts comme on aspergerait les dévots d'une eau bénite, maudite plutôt, infernale. La tessiture est tendue, surtout dans le « Veau d'or » mais il s'en tire avec aisance, retrouvant des creux de graves infernaux à sa mesure. En moine blanc, dans la remarquable scène de l'église contre Marguerite, plus de plaisanterie : c'est le Démon dans une atroce volonté de destruction de la frêle jeune femme.

Celle-ci est incarnée par **Nicole Ca**r : elle a une saine vitalité, un sourire rayonnant, un regard solaire, qu'on imagine mal en général pour la fragile héroïne romantique des froideurs nordiques mêmes réchauffées par un Diable mutin. Ses exclamations de joie « Ah, je ris… », elle ne les donne pas en fines notes piquées de la glotte, toujours dangereuses pour l'organe, mais d'une voix large moins de jeune fille que de femme prête, sinon à croquer les diamants, à dévorer la vie qu'elle découvre avec enthousiasme. Cette solidité prend un sens tragique dans la scène grandiose de l'église où elle affronte le démon dans l'ombre, opposant la force de sa foi à la puissance infernale et sa prière qui clôt l'épisode est déjà la victoire qui annonce celle de son hymne final : « Anges pures, anges radieux… »

Marguerite accouche

Autre signe de l'humanisme réaliste de **Nadine Duffaut**, on voit Marguerite enceinte, ce qui est dissimulé toujours, à peine dit par de plus pudiques que pieuses allusions : mais c'est la réalité de son drame. Des spectateurs se sont offusqués de la voir accoucher, aidée par la compassionnelle Marthe, après la malédiction du frère. Mais cet enfant qu'elle noiera, qui lui vaudra sa condamnation à mort, occultée ici celle de sa mère, semble être parti avec l'eau du bain de la pudibonderie qui, pour oraison funèbre, ne lui concède qu'une rapide phrase de Faust, alors que c'est le cœur de la banale et triviale tragédie de la fille séduite et abandonnée.

Deux Faust

L’un des problèmes du théâtre, c’est sans doute la présentation d’un personnage à deux âges de sa vie, doublé ici par la difficulté que la métamorphose se fait à vue. Loin de grimer et de dégrimer ostensiblement le vieil héros prêt à se faire une injection mortelle de drogue et piqué sans doute à l’élixir de vie par Méphisto de ce même sang de la signature du pacte infernal, Nadine Duffaut a opté pour deux Faust, le vieux,c’est **Jean-Pierre Furlan**, dont la voix toujours juvénile anticipe sur sa nouvelle jeunesse infernale. Il est émouvant dans ses regrets et adieu à la vie, Faust encore sans faute, qui restera sur scène en témoin accablé de son pacte fautif sous le regard d’un Christ douloureux, sous l’ombre portée de la croix, poids de son péché, éternel stigmate de sa damnation, ou rédemption par ce regard qui semble le hanter dans ce théâtre des ombres du monde. C’est sûrement l’une des réussites de cette audacieuse mise en scène : ce regard rétrospectif à la fin de la vie, à l’heure cruellement lucide des bilans. Et soudain, sans solution de continuité, c’est le jeune Faust qui surgit, insolent et insultant de jeunesse moins physique que vocale, encore qu’un peu empêtré dans sa corpulence mal fagotée dans un blouson de teenager d’un joyeux luron avide de rattraper le temps perdu, à corps perdu. Dans ce sens, on comprend, en contrepoint physique maillée, émaillée de ces acrobates du plus bel effet graphique, perchés sur la croix du prie-Dieu devenu lit de débauche multi-libertine pour un heureux Faust repu plus qu’en repos.

La voix de **Jean-François Borras** est ronde, onctueuse, souple, d’une égale qualité dans tous ses registres, suavement triomphante dans l’aigu dès l’effet méphistophélique non méphitique mais bénéfique de Méphisto. Et voilà notre vieillard savant, oublieux des grands mystères du monde qui faisaient sa sublime ambition, qui chante, tout guilleret, un couplet digne d’un épicurien et contemporain bourgeois d’Offenbach, Brésilien ou Baron, qui borne, ou au contraire chante une insatiable ambition très Second Empire, « s’en fourrer jusque-là », avide de plaisirs terrestres et non plus

spirituels ou intellectuels :

À moi, les plaisirs,

Les jeunes maîtresses,

À moi leurs caresses […]

Et la folle orgie

Du cœur et des sens.

Un Faust bourgeois plus physique que métaphysique.

[1] J’ai adapté cette pièce sous le titre de Faust vainqueur ou le procès de Dieu à la demande du metteur en scène Adán Sandoval.

[2] Sur les divers Faust, je renvoie à mon livre Figurations de l’infini. L’âge baroque européen, Prix de la prose et de l’essai 2000, le Seuil, 1999, « De Dieu le Père au Père-Dieu », « La fin des thaumaturges », p.389-399.

[3] Berlioz ne devait pas ignorer la pièce de Calderón, si admiré par Wagner qui dit, dans une lettre à Liszt, qu’il le lit pour maintenir l’inspiration de son Tristan. En tous les cas, l’invocation à la nature de son Faust est très proche de la tirade lyrique de Cyprien découvrant sa puissance diabolique dans Le Magicien prodigieux. Cf mon livre, Figurations de l’infini, op. cit. , p. 398.

Faust de Gounod à l’Opéra de Marseille
Coproduction Opéra Grand Avignon / Opéra de Marseille / Opéra de Massy / Opéra Théâtre Metz Métropole / Opéra de Nice / Opéra de Reims
A l’affiche les 10, 13, 16, 19, 21 février 2019

Direction musicale: Lawrence FOSTER
Mise en scène: Nadine DUFFAUT
Décors: Emmanuelle FAVRE
Costumes: Gérard AUDIER
Lumières: Philippe GROSPERRIN

Marguerite: Nicole CAR
Marthe: Jeanne-Marie LEVY

Faust: Jean-François BORRAS
Vieux Faust: Jean-Pierre FURLAN
Méphistophélès: Nicolas COURJAL
Valentin: Étienne DUPUIS
Wagner: Philippe ERMELIER
Siebel: Kévin AMIEL

Orchestre et Chœur de l’Opéra de Marseille

Photos : Christian Dresse
Les deux Faust ;
Méphisto ;
Combat e Marguerite contre le Démon.

COMPTE-RENDU, opéra. MONTPELLIER, Opéra, le 20 février 2019. DONIZETTI : Don Pasquale. Taddia, Muzychenko, Greenhalgh… Spotti / Valentin Schwarz.



COMPTE-RENDU, opéra. MONTPELLIER, Opéra, le 20 février 2019. DONIZETTI : Don Pasquale. Taddia, Muzychenko, Greenhalgh… Spotti / Valentin Schwarz. L'opéra bouffe parisien de Donizetti, Don Pasquale, tient l'affiche de l'Opéra de Montpellier dans la production du lauréat du Ring Award 2017, le jeune autrichien Valentin Schwarz et son équipe artistique. Jeunesse à la baguette également avec le chef italien Michele Spotti qui dirige l'orchestre maison avec une fougue impressionnante laquelle s'exprime aussi dans les performances de la distributions des chanteurs-acteurs. Une création riche en surprises !

Comédie romantique, mais pas trop



Donizetti, grand improvisateur italien à l'époque romantique, compose Don Pasquale en 1843 pour le Théâtre-Italien de Paris. Un peu moins sincère que son autre comédie : L'Elixir d'amour, l'opus raconte les mésaventures de Don Pasquale. Il a un neveu, Ernesto, qu'il veut marier afin de le faire hériter,

mais ce dernier est hélas amoureux d’une jeune veuve, Norina. Elle se met d’accord avec Malatesta, le médecin du Don, et simule de se marier avec le vieux riche… stratagème et tromperie… qui finissent heureusement, comme d’habitude, par le mariage des jeunes amoureux contre toute attente, et avec l’ombre pesante de l’humiliation acharnée, mais bien drôle, de Don Pasquale.



La distribution incarne les rôles avec une fraîcheur et une panache confondantes. Le jeu d’acteur est un focus de la

production. **La Norina de la soprano Julia Muzychenko** (prise de rôle) est une belle découverte : elle est décapante par la force de son gosier. Dès son premier air, la jeune diva fait preuve d'une colorature pyrotechnique qui sied bien à l'aspect plutôt physique de ses contraintes scéniques. Elle est piquante, voire méchante, à souhait. **L'Ernesto du ténor Edoardo Miletti rayonne d'humanité**, bien qu'il soit une sorte de jeune homme autiste dans la transposition de la mise en scène ; au-delà du grotesque « light » théâtral, il brille par la beauté de son instrument. La bellissime sérénade du 3e acte « Com'è gentil la notte a mezzo april ! », l'air résigné du 2e acte « Cerchero lontana terra » avec trompette mélancolique obligée, sont des véritables sommets musicaux.

Le rôle-titre est interprété par le doyen de la distribution, le baryton italien **Bruno Taddia**. Il incarne le rôle avec toutes les qualités qui sont les siennes, un style irréprochable, une présence et performance physique presque trop pétillante et tonique, un véritable tour de force comique. S'il a l'air un peu perdu dans la production, – car il doit même y voler dans les airs, ceci correspond drôlement à la tragédie légère du personnage âgé : il est seul avec ses désirs, son passé, son argent, tout en étant entouré de gens très attentionnés qui veulent lui prendre quelque chose, quelque part… Le jeune baryton américain **Tobias Greenhalgh** en très bonne forme vocale interprète un Malatesta délicieusement sournois. Son duo schizophrène avec Don Pasquale au 3e acte est un bijou comique difficile à oublier. Remarquons également la performance courte mais solide du baryton-basse **Xin Wang** en notaire.
Moins convaincant, le chœur de l'opéra dirigé par Noëlle Gény paraît quelque peu en retrait, mais la performance satisfait.



Cette production est unique pour différentes raisons. En dehors de la mise en scène de Valentin Schwarz, dans son décors unique (excellent « cabinet de curiosités » d'**Andrea Cozzi,** scénographe Lauréat du Ring Award 2017), et jouant beaucoup sur des gags théâtraux plus ou moins typiques, nous avons une première en France avec l'inclusion de deux chant-signeurs à la production. Déjà accessible aux malvoyants (le dimanche 24 février), c'est la première fois en France qu'on adapte un opéra en Langue de Signes Française. Ce sont comme deux spectres sur scène qui ne se contentent pas de juste traduire l'intrigue, mais l'adaptent, l'interprètent. Ceci

ajoute une qualité supplémentaire pour le spectacle, qui est globalement bien accueilli par l'auditoire à la première.
La musique instrumentale de Donizetti n'égale pas le naturel de sa musique vocale, mais le chef **Michele Spotti** réussit à trouver la dynamique correcte avec l'orchestre pour que les voix soient toujours privilégiées, pour que les cordes soient frémissantes à commande, et la performance des percussions et des bois est particulièrement engageante. Une réussite globale et une excellente initiative à inscrire au mérite de la Directrice Générale, **Valérie Chevalier.** A voir à l'Opéra-Comédie de Montpellier encore jusqu'au 26 février 2019.
Illustrations : © Marc Ginot 2019

COMPTE-RENDU, opéra. MONTPELLIER, Opéra, le 20 février 2019. DONIZETTI : Don Pasquale. Bruno Taddia, Julia Muzychenko, Tobias Greenhalgh… Orchestre et choeurs de l'opéra. Michele Spotti, direction. Valentin Schwarz, mise en scène.

COMPTE-RENDU, concert. TOULOUSE, le 20 fév 2019. Dvorak, Schubert… Quatuor Hagen.



Compte rendu concert. Toulouse. Auditorium Saint-Pierre des Cuisines, le 20 Février 2019. Chostakovitch, Dvorak, Schubert. Quatuor Hagen. A demeurer l'un des meilleurs du monde depuis plus de 30 ans, le Quatuor Hagen mérite toute notre admiration. La venue à Toulouse du célèbre quatuor salzbourgeois à l'invitation des Arts renaissants, a fait salle comble. L'admirable acoustique de l'auditorium Saint-Pierre des Cuisines a permis au public concentré de déguster les plus belles sonorités possibles. L'équilibre entre les quatre instrumentistes est inhabituel, toujours mouvant mais sans établir de hiérarchie. La personnalité généreuse de **Veronika Hagen** à l'alto en particulier et sa riche sonorité, la mettant souvent en exergue. La rondeur du son obtenue par ce quatuor, le confort, la solidité et la plénitude du jeux sont inouïes. Les nuances sont incroyablement variées et toujours abordées avec une grande justesse de phrasé. La construction des oeuvres devient limpide et le discours très organisé emporte loin …dans le pays de la beauté. L'écoute de ces quatre musiciens procure un sentiment de bien être et de facilité. C'est là, s'il faut avouer certaines attentes idéalisées, que cette constante beauté peut déranger. Ainsi dans le quatuor de **Chostakovitch** plus de mordant, de sonorités froides et de moments de dérision féroce, auraient pu être osés par des musiciens si

doués.

Le son incroyable du Quatuor Hagen

L’hommage de Chostakovitch aux mélodies hébraïques interdites, est audacieux car elles ne sont pas que belles. Elles sont aussi un manifeste et même une provocation en ces années 50 débutantes. Ne l’oublions pas, le rejet des différences et la fabrique des ostracismes par des insultes et des menaces de mort, est toujours à l’oeuvre jusque dans l’actualité brûlante dans notre pays. C’est un peu le problème avec la musique de Chostakovitch, le texte est magnifique et la composition est toujours incroyablement virtuose mais le sens du discours peut être subversif, provoquant ou moqueur, voir révolté. Les Hagen ont été un peu trop « bons » ce soir.
Dans **Dvorak**, la mélancolie et les couleurs fauves ont été magnifiques et toujours dans cette perfection sonore inégalable. Dans le plus célèbre quatuor romantique : **La jeune fille et la mort de Schubert**, la plénitude sonore a été magnifique, les grandes phrase se sont déployées avec aisance et l’implacabilité de la mort bien présente. Que de beauté dans ces contrastes, ces menaces, ces prières et ces fuites. La puissance de quatre instruments à cordes a rarement été aussi perceptible que dans des crescendo incroyables. Peut être que davantage de fragilité gagnerait en émotion, mais comment ne pas admirer cette perfection instrumentale mise au service des oeuvres. Les Hagen sont toujours l’un des meilleurs quatuors du monde avec un son inégalé et le public toulousain comblé leur a fait un triomphe. Ils ont bissé l’Andante du quatuor de Chostakovitch dans une nuance piano exquise.

Compte rendu concert. Toulouse. Auditorium Saint-Pierre des

Cuisines, le 20 Février 2019. Dimitri Chostakovitch (1906-1975) : Quatuor à cordes n°4 en ré majeur op.83 ; Antonin Dvorak (1841-1904) : Quatre extraits des Cyprès B.152 ; Frantz Schubert (1797- 1828) : Quatuor à cordes n°14 en ré mineur D.810 , la jeune fille et la mort ; Quatuor Hagen : Lukas Hagen et Rainer Schmidt , violon ; Veronika Hagen, alto ; Clemens Hagen , violoncelle.
Photo : HaraldHoffmann

COMPTE-RENDU critique, opéra. GENEVE, le 22 fév 2019. BELLINI : Il Pirata. Mantegna, Spyres / Daniele Callegari



Compte-rendu critique, opéra. Genève. Grand Théâtre, le 22 février 2019. Vincenzo Bellini : Il Pirata. Roberta Mantegna, Michael Spyres, Franco Vassallo. Daniele Callegari, direction musicale. En parallèle de la reprise du Ring wagnérien imaginé par Dieter Dorn, la cité de Calvin retrouve son Grand Théâtre avec **une version de concert du Pirata de Bellini**, une œuvre qui semble avoir le vent en poupe sur les scènes européennes ces dernières années. Par notre envoyé spécial, **Narcisso Fiordaliso**.

Pirate flamboyant

C’est avec un plaisir non dissimulé qu’on pénètre dans les murs rutilants du bâtiment sis Place de Neuve, tout en gardant néanmoins une pensée émue pour l’Opéra des Nations et son intimité aussi boisée que chaleureuse.
L’un des évènements de ce concert résidait dans le couple formé par **Marina Rebeka** et **Michael Spyres**, abordant tous deux pour la première fois cet opus bellinien.
La soprano lettone ayant malheureusement déclaré forfait une semaine plus tôt, la maison genevoise a appelé à la rescousse la jeune italienne **Roberta Mantegna**, déjà Imogene à la Scala de Milan voilà quelques mois, en alternance avec Sonya Yoncheva. Forte de ses 30 ans à peine, la chanteuse transalpine se jette avec panache dans la bataille, faisant admirer la beauté de son timbre ambré et la générosité de son instrument, véritable soprano dramatique d’agilité en devenir, ainsi que sa délicate musicalité. Chantant par cœur, elle peut ainsi pleinement incarner son personnage, rendant profondément sensible la déchirure de la femme entre devoir et amour. La voix, déjà d’une belle maturité, augure du meilleur pour l’avenir, mais avoue par instants sa jeunesse dans un aigu et une agilité paraissant devoir encore gagner en souplesse et en liberté. Aussi, on souhaite à cette magnifique artiste la sagesse et la prudence de ne pas se précipiter trop tôt vers des rôles trop lourds, la beauté des moyens en valent vraiment la peine. Sauvant littéralement la représentation, elle est saluée comme il se doit par une salle conquise, les spectateurs lui offrant une vibrante ovation.
A ses côtés, **Michael Spyres** accroche avec Gualtiero un de ses plus beaux rôles à son répertoire. En effet, la tessiture plutôt aigue du rôle paraît obliger le ténor américain à ne jamais appuyer à outrance le médium et à chanter haut et clair, pour un résultat splendide. Si l’écriture redoutable de son air d’entrée laisse entendre quelques suraigus un peu contraints, la seconde partie le montre à son meilleur,

cantabile splendide, archet à la corde, émission mixte, souple et libérée. Plus encore, le chanteur se montre profondément sincère et émouvant dans son amour pour la femme perdue, touchant le public en plein cœur.
Croquant avec gourmandise son personnage de méchant qu'on adore détester, **Franco Vassallo** fait claironner joyeusement sa voix brillante et ronde de baryton, déployant fièrement des aigus vainqueurs et pliant avec succès son instrument à l'écriture parfois fleurie du rôle.
Face à ce tiercé gagnant, les seconds rôles ne sont pas en reste, **Roberto Scandiuzzi** se révélant même un luxe en Goffredo, tandis que la belle **Alexandra Dobos-Rodriguez** et le fier **Kim Hun** tirent le meilleur des interventions d'Adele et Itulbo.
Fidèle à lui-même, le chœur maison impressionne par son homogénéité et sa puissance.
A la tête d'un **Orchestra Filarmonica Marchigiana** en grande forme et parfaitement rompu à ce répertoire particulier autant qu'exigeant, **Daniele Callegari** dirige la soirée de main de maître, en véritable maestro concertatore. Une soirée enthousiasmante, une bien belle façon de renouer avec le Grand Théâtre enfin rendu à son public.

_____

Genève. Grand Théâtre, 22 février 2019. Vincenzo Bellini : Il Pirata. Livret de Felice Romani. Avec Imogene : Roberta Mantegna ; Gualtiero : Michael Spyres ; Ernesto : Franco Vassallo ; Goffredo : Roberto Scandiuzzi ; Adele : Alexandra Dobos-Rodriguez ; Itulbo : Kim Hun. Chœur du Grand Théâtre de Genève ; Chef de chœur : Alan Woodbridge. Orchestra Filarmonica Marchigiana. Direction musicale : Daniele Callegari

CD événement, annonce. STRADELLA : La Doriclea (Il Pomo d'Oro, Andrea De Carlo, 3 cd ARCANA)



CD événement, annonce. STRADELLA : La Doriclea (Il Pomo d'Oro, Andrea De Carlo, 3 cd ARCANA). Suite de l'intégrale des œuvres lyriques de l'immense Stradella. Installé à Gênes depuis décembre 1677, **Alessandro Stradella** n'en poursuit pas moins une intense activité de compositeur d'opéras pour l'élite romaine (la famille Orsini par exemple) dont plusieurs opéras vénitiens sur la scène du Teatro de Tordinona.
Ainsi sur les livrets de Lelio Orsini, Stradella compose la musique des oratorios Ester, **Santa Edita** et probablement San Giovanni Grisostomo : 3 ouvrages déjà réalisés et enregistrés par **Andrea De Carlo** dans le cadre de son cycle exemplaire **STRADELLA PROJECT**. Pour Stradella, Flavio Orsini fournit le texte de l'opéra Il Moro per amore et sûrement celui de **la Doriclea** ici enregistrée…
La composition remonterait au milieu des années 1670, et jusqu'en 1677 au moment où Stradella fuit à Venise. Avant Stradella, Cavalli a composé une Doriclea (1645); puis Vivaldi conçoit sa propre Doriclea (1716) mais à part leur titre, les autres compositions n'ont rien de commun avec l'opéra de Stradella.



Orsini s'inspire des drames de capes et d'épée légués par les écrivains espagnols où deux premiers couples nobles, (Doriclea, Soprano / Fidalbo, contralto ; et Lucinda, soprano et Celindo, ténor) évoquent dames et chevalier de la petite noblesse dont les profils croisent intrigues amoureuses et joutes d'honneur. Un 3ème couple, plébéien (serviteurs, gouvernante, soldats…) incarne la seconde action plus comique : ici Delfina, contralto et Giraldo, basse qui sont plus âgés, plus expérimentés et porteurs de « sagesses » et leçons de vie, souvent mordantes et savoureuses (selon le mélnages des genres et le cynisme de l'opéra vénitien du XVIIè) ; tous ont des costumes contemporains à ceux des spectateurs.
Au comble de l'illusion et des travestissements, Lindoro (Fidalbo déguisé et envoûté) manque de tuer sa bien aimée Doriclea (finale du III) , et c'est finalement la gouvernante Delfina (et son bon sens) qui déjouant les quiproquos, sauve l'héroïne Doriclea des menaces d'un amour ensorcelé. Les trois couples célèbrent l'harmonie recouvrée en fin d'action.
L'action sentimentale se déroule à la campagne (environs de Rome) devant une assemblée princière choisie et plutôt intimiste dans un cadre pastoral au printemps ou en automne. Ici Fidalbo l'agent de la folie presque meurtrière à l'air le plus complexe (Chi sa dove dimori la beltà à l'acte II). Rebondissements en tous genres, cynisme et délire parodique, réalisme poétique mais grinçant sur les passions humaines, sens du drame et raffinement musical, La Doriclea de Stradella mérite absolument ce très convaincant enregistrement. Un opus majeur au sein du **STRADELLA PROJECT** défendu avec art et vivacité par **Andrea De Carl**o. Grande critique à venir dans **le mag cd dvd livres de classiquenews.**

CLASSICAVAL : ski et musique de chambre à Val d'Isère



VAL D'ISERE : festival CLASSICAVAL, 11 – 14 mars 2019 (26è édition). En deux temps, le Festival Classicaval à Val d'Isère, cultive au cœur des paysages enneigés de Savoie, le goût de la musique de chambre. Ce depuis plus de 25 ans. Il est né en 1993. Ainsi c'est développé l'un des plus anciens festivals de musique classique à la montagne en hiver. La poudreuse idéale, le ski, les chalets sous la neige, les feux de cheminée… sont autant d'arguments qui rendent **CLASSICAVAL** unique en janvier puis en mars. Le second opus a lieu **du 11 au 14 mars 2019, soit 4 jours de concerts**, en majorité dans l'église du village de Val d'Isère (église Saint-Bernard de Menton), écrin baroque dont l'acoustique s'est révélée depuis le début du festival, exceptionnelle pour la musique de chambre.



Cette année, la direction artistique est conçue par **le pianiste Frédéric Lagarde**. Le choix des artistes conviés et les œuvres des programmes assurent au festival Classicaval, son statut de meilleur festival classique de la saison d'hiver, à Val d'Isère. Pour cette 26è édition, le chant des instruments se mêle à celui de la voix lyrique ; plusieurs

extraits instrumentaux alternent avec des airs d’opéras (Mozart, Puccini.…), sans omettre les lieder de Schumann et Richard Strauss (concert de clôture du 14 mars 2019).



ÉVASION TOURISTIQUE / HÉBERGEMENT :

Profitez du Festival Classicaval pour passez une semaine à Val d’Isère avec différentes options. Exemple indicatif : **En appartement : 136 euros** / personne sur la base d’un appartement pour 4 personnes + 1 concert.
En hôtel : 571 euros / personne sur la base d’une chambre

double + 1 concert / petit déjeuner compris. Plus d'informations : https://www.valdisere.com/agenda/classicaval-concert-1/

_____



Programme

Tous les concerts ont lieu dans l'**Église Saint-Bernard de Menton de Val d'Isère à 18h30**

/ 6.30 pm – Val d’Isère Church

Lundi 11 mars 2019

March 11th 2019
Cocktail et soirée d’ouverture à l’HÔTEL AVENUE LODGE, 19h (7 pm)

Mardi 12 mars 2019

/ March 12d 2019
« **Airs d’opéra** »

MOZART
Concerto no 5 pour piano
Airs d’opéra tirés de « La Flûte Enchantée »
et des « Noces de Figaro »

POULENC
Sextuor avec piano

Après le concert, cocktail et rencontre avec les artistes

Mercredi 13 mars 2019

/ March 13d 2019

« Voyage en orient »

BOIELDIEU
Ouverture du « Calife de Bagdad »

MOZART
Sonate « Alla Turca » (piano)

DEBUSSY
« Arabesque », « Pour l’Egyptienne », « Pagodes » (piano)

RAVEL
« les Contes de Ma Mère L’Oye » (extraits)

PUCCINI
Airs tirés de « Madame Butterfly »

Festival OFF : le piano des neiges

Jeudi 14 mars 2019

/ March 14th 2019

« Une soirée allemande »

Concert de Clôture

BRUCH

4 pièces en trio op 83

SCHUMANN

Lieder

BRAHMS

2ème sonate pour clarinette et piano

STRAUSS

4 derniers lieder (transcription David Walter)

Festival OFF : le piano des neiges

Rencontre entre les élèves des écoles de musique et les musiciens

---

Tarifs :

– Billet 1 concert : 18€ et – de 14 ans : 14€

– Passeport 3 concerts : 45€ / Passeport 3 concerts jeune : 36€

– Durée : environs 1h15 (sans entracte)

– Billets en vente a l'Office du Tourisme a partir du samedi ou sur place 1/2 heure avant le concert.

à 18h30 – Église de Val d'Isère

_____
_____

INFORMATIONS sur le festival CLASSICAVAL mars 2019
https://www.festival-classicaval.com/mars_programme19.php

OFFRE EVASION VAL D'ISERE

hébergement – forfait ski – forfait concerts

_____
_____

OFFRE SPECIALE packagée sur mesure du **9 au 16 mars 2019**.
L'offre comprend :
– Une semaine en hôtel
– Une invitation au cocktail musical d'inauguration lundi 11 mars
– Un concert au choix au tarif unique de 11€ par concert et par personne (au lieu de 18 € par adulte prix public) ou le

pass « 3 soirées de concert » les 12, 13 et 14 mars + une visite guidée de l'église baroque Saint Bernard de Menthon au tarif unique de 33€ par personne (au lieu de 45 € par adulte prix public).

Et en option, des prestations à **tarif négocié** :
Forfait de ski 6 jours
Balade en raquettes
Location de matériel de ski
Infos et réservations, voir tous les détails :
https://reservation.valdisere.com/classicaval-opus-mars-en-hotel.html



CONTACT
Office de Tourisme
Place Jacques Mouflier
BP 228 73 155 Val d'Isère cedex
https://www.valdisere.com/agenda/classicaval-concert-1/





CD événement, annonce. SIGLO

DE ORO, Jean-Charles Ablitzer (2 cd Festival Musique & Mémoire 2018)



CD événement, annonce. SIGLO DE ORO, Jean-Charles Ablitzer (2 cd Festival Musique & Mémoire 2018). Emblématique de sa recherche musicale à partir de la facture des orgues historiques, **le festival Musique & Mémoire** annonce le nouveau disque de Jean-Charles Ablitzer qui joue sur **l'orgue espagnol Joaquín Lois Cabello** – Christine Vetter (2018) de l'église St. Martin de Grandvillars (France, Territoire-de-Belfort). La volonté de rendre compte des possibilités saisissantes de l'instrument ainsi réalisé (inauguré au printemps 2018) est au cœur d'un programme qui sous le titre du **Siècle d'or, Siglo de oro**, cible l'apogée culturel et musical des Habsbourg, quand Cabezon et Cabanilles livraient la musique d'une dynastie soucieuse de sa grandeur comme de l'expression de sa propre spiritualité. Doué de qualités surprenantes, « *l'orgue ibérique, avec ses sonorités flamboyantes et contrastées, invente ses formes caractéristiques tels que le tiento, les diferencias ou encore la batalla.* » Le programme est d'autant plus convaincant qu'il est l'objet d'une remarquable édition en 2 cd et un livret de 72 pages. C'est une claire manifestation de l'interaction entre l'ancrage dans un territoire, l'essor de la facture d'orgue qui s'y est implanté et la complicité de longue date entre le Festival Musique & Mémoire (fleuron des festivals d'été) et l'organiste **Jean-Charles Ablitzer**. Prochaine critique développée du cd Siglo

d’oro par Jean-Charles Ablitzer dans **le mag cd dvd livres de classiquenews.com**



———

présentation in english :



The Spanish Golden Age began around the year 1492 with the end of the Reconquista and Columbus’ first voyage to the New World. It coincided with the political rise and decline of the Habsburg dynasty. During this period, Spain exerted a great cultural influence over the rest of Europe. The Iberian organ, with its flamboyant and contrasting sounds, benefited from this vitality as its characteristic forms, such as tientos, diferencias and batallas, were invented. From Cabezón, organist at the court of Charles V, to Cabanilles, the last great composer of this splendid period, this album illustrates the incomparable beauty of an art that combined learned and popular elements to great effect.



CD événement, annonce. SIGLO DE ORO, Jean-Charles Ablitzer (2 cd Festival Musique & Mémoire 2018) – Orgue espagnol Joaquín Lois Cabello – Christine Vetter (2018) – Eglise St. Martin de Grandvillars (France, Territoire-de-Belfort)

Coffret 2 CD, livret illustré 72 pages
Durée : CD1 / 1h07mn – CD 2 / 1h04mn

MM 2018-01-02 DDD
EAN : 3775000042202
Made in France

Commentaires en français
English commentary inside
Comentarios en español

www.musetmemoire.com
© Musique et Mémoire 2018
℗ Musique et Mémoire 2019

Illustrations : orgue de Grandvillars © Mirou